

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

*Les collines
de la chance*



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotion.

**LES COLLINES
DE LA CHANCE**

NORA ROBERTS

LES COLLINES DE LA CHANCE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Saint-Martin



Titre original
BLACK HILLS

© Nora Roberts, 2009
Pour la traduction française
© Éditions Michel Lafon, 2010

Pour ceux qui défendent et protègent la nature.

PREMIÈRE PARTIE

CŒUR

*Car où est ton trésor,
là sera aussi ton cœur.*

MATTHIEU, VI, 21

1

Dakota du sud

Juin 1989

La vie de Cooper Sullivan ne serait plus jamais la même. Pas le moins du monde impressionnés par ses arguments, ses appels à la raison, ses éclats ni ses menaces, juges et jurés – en l’occurrence, ses parents – l’avaient condamné à l’exil, loin de tout ce qu’il connaissait, dans un trou perdu sans télévision ni Big Mac.

La seule chose qui l’empêchait encore de mourir d’ennui ou de devenir fou, c’était sa chère Game Boy.

Il ne lui restait désormais que son Tetris pour meubler son temps de prison, deux abominables longs mois, dans l’Ouest sauvage. Il savait très bien que ce jeu, que son père avait directement soutiré à la chaîne de montage, à Tokyo, représentait une sorte de pot-de-vin.

Malgré ses onze ans, Cooper n’était pas né de la dernière pluie.

À peu près personne aux États-Unis ne possédait ce logiciel, et, ça, c’était cool. Mais à quoi bon détenir ce dont tout le monde rêvait si on ne pouvait pas s’en vanter devant les copains ? Autant se retrouver dans la peau d’un Clark Kent ou d’un Bruce Wayne obligés de taire qu’ils sont en réalité Superman ou Batman.

Tous ses amis se trouvaient à des millions de kilomètres de lui, à New York, à se dorer sur les plages de Long Island ou du New Jersey. Lui-même aurait dû faire, en juillet, un stage de base-ball de deux semaines.

Ça, c'était avant.

Maintenant, ses parents étaient partis pour l'Italie et la France et autres coins pourris pour leur seconde lune de miel, histoire d'offrir une dernière chance à leur couple.

Non, Cooper n'allait pas s'en laisser conter.

Comme ils ne pouvaient guère se raccommo-der en présence de leur fils, ils s'en étaient débarrassés en l'expédiant chez ses grands-parents dans un trou perdu au fin fond du Dakota du Sud.

Autant dire en pleine cambrousse. D'ailleurs, il avait souvent entendu sa mère utiliser cette expression, sauf quand elle lui expliquait avec un large sourire qu'il allait vivre là-bas une grande aventure. Apprendre à connaître ses racines. Là, la cambrousse devenait un lieu authentique qu'il devait visiter. Comme s'il ne savait pas qu'elle avait fui leur misérable ranch le jour de ses dix-huit ans.

Et voilà qu'elle l'expédiait en ces lieux qu'elle avait rejetés, alors qu'il n'avait rien fait pour mériter ça. Ce n'était pas sa faute si son père ne pouvait s'empêcher de courir après tout ce qui portait jupon ou si sa mère se défoulait en claquant des sommes folles dans les magasins de Madison Avenue. Toutes informations que Cooper avait glanées en laissant traîner une oreille indiscreète chaque fois qu'ils se disputaient. Ils faisaient des bêtises et c'était lui qu'on envoyait passer l'été dans un ranch pourri, chez des grands-parents qu'il connaissait à peine.

Et horriblement vieux.

Il allait devoir s'occuper de chevaux qui pouaient et montraient les dents comme s'ils voulaient vous mordre, et de poulets qui donnaient des coups de bec.

Et ces gens n'avaient pas d'employée pour préparer les omelettes. En plus, ils n'avaient même pas de voiture, juste une camionnette. Même sa grand-mère.

Depuis des jours, il n'avait pas vu un seul taxi.

On lui présentait des repas pleins d'aliments qu'il n'avait jamais vus de sa vie. D'accord, on ne pouvait pas dire que c'était mauvais, mais il ne s'agissait pas de ça.

L'unique télévision de toute la maison ne captait à peu près aucune chaîne et il n'y avait pas de McDo dans les parages ; on ne livrait pas de plats chinois ni de pizzas à domicile. Quant aux amis, il pouvait tirer un trait dessus. Idem pour les parcs, les cinémas et les salles de jeux vidéo.

Il leva la tête de sa Game Boy pour voir défiler par la vitre de la camionnette ce qu'il considérait comme un paysage nul, des montagnes nulles, une prairie nulle, des arbres nuls. Toujours le même depuis qu'ils avaient quitté le ranch. Seul avantage, ses grands-parents avaient cessé d'interrompre son jeu pour lui expliquer ce qui se passait dehors.

Pour ce que ça l'intéressait, les colons, les Indiens et les soldats qui avaient traîné par là avant sa naissance ! Avant même la naissance de ses grands-parents...

Qu'est-ce qu'il en avait à fiche de Crazy Horse et de Sitting Bull ? Lui, ce qui le passionnait, c'étaient les X-Men et ses scores au jeu.

La ville la plus proche s'appelait Deadwood : le bois mort... C'était tout dire.

Très peu pour lui, les cow-boys, les chevaux et les bisons. Et il n'assisterait même pas au match de la saison au Yankee Stadium !

Il se sentait aussi mort que ce bois, que cette ville.

Il aperçut une sorte de daim mutant en train de gambader à travers les herbes hautes au pied des Black Hills, les collines noires. Pourquoi raconter qu'elles étaient noires alors qu'il n'avait jamais vu autant de verdure ? Ils étaient nases, dans le Dakota du Sud !

Lui, ce qu'il voulait voir, c'étaient des immeubles, des gens, des rues, des boutiques, sa maison.

Sa grand-mère se retourna vers lui.

— Tu as vu l'élan, Cooper ?

— Ouais.

— On va bientôt arriver chez les Chance. Ils sont gentils de nous inviter à dîner. Tu vas bien t'entendre avec Lilly, elle a à peu près ton âge.

Il répondit poliment :

— Oui, nanny.

Comme s'il allait faire ami-ami avec une fille ! Une plouquette qui devait puer le crottin.

Il se pencha sur son Tetris pour que sa grand-mère le laisse tranquille. Elle ressemblait un peu à sa mère, le regard bleu restait le même, malgré les rides autour des yeux.

Ça faisait un peu peur.

Elle s'appelait Lucy, et, quand il s'adressait à elle, il devait dire « nanny ».

Lucy Wilks préparait la cuisine et le pain, elle étendait le linge dehors, sur des fils, derrière le ranch. Elle cousait et faisait le ménage en chantant. D'une assez jolie voix quand on aimait ce genre-là.

Elle s'occupait aussi des chevaux, et Cooper devait reconnaître qu'elle l'avait étonné quand il l'avait vue sauter à califourchon sur l'un d'eux, sans selle.

Elle était pourtant vieille, au moins cinquante ans, mais elle ne faisait pas usée.

La plupart du temps, elle était en jean et en chemise à carreaux. Sauf ce jour-là, où elle avait mis une robe et dénoué sa natte brune.

Il n'aurait su dire quand la camionnette avait quitté la route monotone pour s'engager dans ce chemin cahoteux, mais, soudain, il aperçut beaucoup plus d'arbres ; les montagnes semblaient proches, du moins, des collines abruptes sans aucune végétation.

Ses grands-parents élevaient des chevaux qu'ils louaient aux touristes pour des randonnées à travers les collines. Cooper ne voyait pas comment on pouvait avoir envie de s'asseoir sur un cheval et de déambuler au milieu d'arbres et de rochers.

Son grand-père roulait sur les gravillons du chemin sous les regards intéressés de bovins qui paissaient de chaque côté. Avec un peu de chance, on ne devait plus être loin. Non pas qu'il eût hâte de dîner chez ces inconnus ou de rencontrer cette gourde de Lilly. Il avait juste envie de pisser.

La camionnette s'arrêta devant un petit portail que sa grand-mère dut aller ouvrir puis refermer avant de remonter à sa place. Puis ce fut un nouveau chemin au milieu de champs d'on ne savait quoi. Au loin, des chevaux couraient, comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire.

Enfin apparut la maison, finalement très similaire à celle des grands-parents. Un étage, des fenêtres, un large porche. Sauf qu'elle était bleue alors que l'autre était blanche.

Tout autour poussaient quantité de fleurs. Au moins, celles-ci, il n'avait pas besoin d'apprendre à les désigner chacune par son nom, ce qui les rendait plus agréables à regarder.

Une femme apparut sur les marches de la véranda, leur adressa un signe. Elle aussi était en robe longue, comme celles des hippies qu'il regardait parfois en photo ; elle avait les cheveux très noirs, tirés en queue-de-cheval.

Ils s'arrêtèrent entre deux fourgonnettes et une vieille voiture. Son grand-père, plutôt avare de paroles, sortit en lançant :

— Salut, Jenna.

— Ravie que vous soyez là, Sam.

Elle l'embrassa sur la joue puis se tourna vers nanny, qu'elle étreignit avec effusion. Celle-ci lui tendit un panier.

— Lucy ! Je t'avais pourtant dit de ne rien apporter !

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est une tarte aux cerises.

— J'en connais qui vont apprécier ! Et voici Cooper, donc !

Elle lui tendit la main comme à un adulte.

— Bienvenue !

— Merci.

— Viens avec moi. Lilly a hâte de te rencontrer. Elle finit d'aider son père et elle arrive. Tu veux de la limonade ? Je suis sûre que tu as soif.

— Euh... oui. Je peux aller aux toilettes, d'abord ?

— Certainement. On en a fait installer dans la maison.

Jenna rit en annonçant ça, d'un air tellement blagueur qu'il se sentit tout gêné. Comme si elle avait deviné à quel point il trouvait ces lieux vieillots et passés de mode.

Elle le conduisit à travers un grand living, un petit salon et enfin dans une cuisine aux odeurs semblables à celles du ranch de sa grand-mère. Les repas faits maison.

— Continue tout droit et tu trouveras les toilettes, lui indiqua-t-elle en le bousculant légèrement.

Elle se tourna vers les grands-parents Wilks.

— Si nous prenions la limonade dans le jardin ? proposa-t-elle.

Cooper put constater que les toilettes étaient minuscules, mais, au moins, elles présentaient un petit lavabo d'angle où il put se laver les mains.

Chez lui, c'était deux fois plus grand et on y trouvait des savonnettes de luxe, une épaisse serviette de toilette et non ce torchon bleu orné d'une rose.

Maintenant, il avait soif ; en fait, il rêvait d'avaler trois litres de limonade et un paquet de chips avant de retourner s'étaler à l'arrière de la camionnette pour se replonger dans sa Game Boy. N'importe quoi plutôt que de devoir passer toute une soirée avec des adultes inconnus.

Il les entendait bavarder dans la cuisine et se demandait combien de temps il allait encore pouvoir traîner avant d'être obligé de les rejoindre.

Un coup d'œil par la petite fenêtre lui permit de constater que c'était partout le même spectacle : enclos, corral, écuries, silos, animaux domestiques, équipements bizarroïdes.

Non pas qu'il eût tellement tenu à visiter l'Italie, à voir de vieilles choses, mais, au moins, si ses parents l'avaient emmené, il aurait mangé de la pizza.

Une fille sortit d'une grange, avec des cheveux noirs, comme la femme hippie ; ce devait être Lilly, en jean à revers sur des baskets, coiffée d'une casquette de base-ball rouge posée sur ses nattes.

Tellement nulle qu'il la détesta aussitôt.

Bientôt, un homme la rejoignit, les cheveux longs en catogan, plus hippie, tu meurs. Lui aussi portait une casquette de base-ball. Il dit un truc à la fille qui la fit éclater de rire et détailler à toutes jambes. L'homme la poursuivit, la rattrapa.

Elle poussa un cri de joie lorsqu'il la fit tourner en l'air.

Et Cooper de se demander si son père lui avait jamais couru après pour l'envoyer valser à bout de bras autour de lui.

Pas dans ses souvenirs. Avec son père, il discutait quand ils avaient le temps, ce qui n'arrivait que très rarement.

Tandis que les ploucs de la campagne avaient tout le temps nécessaire pour ce genre de distraction. Ils ne croulaient pas sous les urgences comme son avocat de père, ils pouvaient jouer avec leurs enfants autant qu'ils le voulaient.

Malgré tout, le spectacle était un peu difficile à supporter, et Cooper s'éloigna de la fenêtre. Comme il n'avait guère le choix, il sortit, résigné à subir son supplice.

Lilly riait de bonheur en virevoltant autour de son père. Quand, enfin, elle reprit son souffle, ce fut pour lancer, d'un ton qui se voulait catégorique :

— Ce ne sera jamais mon petit ami !

Josiah Chance lui décocha une chiquenaude.

— C'est ce qu'on verra ! rétorqua-t-il. En attendant, je ne vais pas le quitter de l'œil, ce jeune snobinard.

— Je n'ai pas envie d'avoir un petit ami ! insista-t-elle du haut de ses presque dix ans. Ils sont trop bar-bants, les garçons.

— Tiens, je te rappellerai ces paroles dans quelques années. Mais on dirait que nos invités sont arrivés. Allons leur souhaiter le bonjour et nous changer.

En fait, elle n'avait rien contre les garçons et elle savait se tenir en société, seulement...

— Si je ne l'aime pas, je devrai quand même jouer avec lui ?

— C'est un invité, un étranger, qui plus est. Tu n'aimerais pas que quelqu'un te fasse visiter New York le jour où tu iras ?

Elle plissa son petit nez.

— Je n'ai pas envie d'aller à New York.

— Et je te parie qu'il n'avait aucune envie de venir ici.

Elle ne voyait pas pourquoi. Tout ce qu'elle pouvait souhaiter sur Terre se trouvait ici, chevaux, chiens, fauves, montagnes, arbres. Cependant, ses parents lui avaient enseigné que les gens pouvaient avoir des goûts différents des siens.

— Je serai gentille avec lui.

Du moins pour commencer.

— Mais tu ne vas pas t'enfuir pour l'épouser en cachette.

— Papa !

Elle leva les yeux au ciel à l'instant où le garçon apparut sur la véranda. Aussitôt, elle l'examina, comme n'importe quel nouveau spécimen.

Il était plus grand qu'elle n'aurait cru, avec les cheveux bruns. Il avait l'air furieux, ou triste... elle ne savait trop. En tout cas, rien de très encourageant. Il était habillé comme un citadin, jean foncé et pas assez porté ni lavé, chemise blanche empesée. Il prit le verre de limonade que lui tendait la mère de Lilly et regarda la fillette arriver dans sa direction.

Le cri d'un faucon le fit sursauter, et Lilly se retint de rire. Déjà, son père tendait la main aux invités.

— Comment ça va ?

— Très bien, répondit Sam.

— Lucy, vous êtes ravissante, ce soir.

— On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a. Voici notre petit-fils, Cooper.

— Ravi de faire votre connaissance, Cooper. Bienvenue dans les Black Hills. Je vous présente ma fille, Lilly.

— Salut !

Elle inclina légèrement la tête. Il avait les yeux bleu glacier. Il ne souriait pas.

— Josiah, lança Jenna, va te changer, et Lilly aussi. Cooper, viens t'asseoir près de moi et raconte-moi ce que tu aimes faire à New York. Je n'y suis jamais allée.

La mère de Lilly avait un don pour faire parler les gens, leur arracher un sourire envers et contre tout. Pourtant, Cooper Sullivan, de New York, semblait faire exception à la règle. Il répondait quand on lui adressait la parole, se tenait bien, mais c'était tout. On prit place à la table de pique-nique, ce que Lilly adorait, et l'on se régala de poulet frit, de salade de pommes de terre et de haricots du potager.

La conversation tourna autour des chevaux, du bétail et des récoltes, avant de virer sur le temps et les voisins. Toutes choses qui revêtaient une immense importance dans le monde de Lilly.

Cooper avait peut-être l'air emprunté, ce qui ne l'empêcha pas de se servir deux fois de chaque plat,

mais il n'ouvrait pour ainsi dire pas la bouche, sauf pour manger.

Jusqu'à ce que le père de Lilly aborde le sujet du base-ball.

— Boston va gagner, cette année.

Cooper émit un grognement avant de se redresser d'un air dégagé. Josiah lui présenta la corbeille à pain.

— Ah oui, jeune New-Yorkais ? Les Yankees ou les Mets ?

— Les Yankees.

— Pas une chance, mon garçon, pas cette année, désolé !

— On a de bons joueurs, monsieur.

— Baltimore vous a déjà enfoncés.

— C'est une mauvaise passe. Ils se sont fait avoir l'année dernière, ils se rattraperont cette année.

— Quand les poules auront des dents.

Cooper blêmit, et Josiah se tourna vers sa fille.

— Interrogeons l'experte : d'après toi, qui va gagner ?

— Baltimore, répondit-elle sans hésiter. Les Yankees n'ont pas une chance.

— Bravo, ma chérie ! Cooper, dis-moi, est-ce que tu joues, toi aussi ?

— Oui, deuxième but.

— Lilly, emmène donc Cooper faire un tour derrière la grange, vous digérerez mieux en vous entraînant un peu.

— D'accord.

Cooper se leva de son banc.

— Merci pour ce dîner, madame. C'était très bon.

— De rien.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Jenna s'adressa à Lucy :

— Pauvre gamin, murmura-t-elle.

Lancés à leur poursuite, les chiens dépassèrent les enfants en jappant joyeusement.

— Je joue troisième base, dit Lilly.

— Où ? Je ne vois pas de terrain dans les parages.

— À la sortie de Deadwood. On a une équipe classée, et je serai la première femme à jouer en première division.

Cooper émit un ricanement.

— Jamais vu de fille en première division ! Ça n'existe pas.

— Eh bien, comme dit ma mère, ce n'est pas parce que ça n'existe pas que ça n'existera jamais. Et quand je ne serai plus joueuse, je deviendrai entraîneuse.

Il lui décocha une moue railleuse qui la hérissa, tout en le lui rendant sympathique. Au moins, il n'avait plus l'air coincé.

— N'importe quoi !

Elle décida cependant de lui donner encore une chance avant de lui tomber dessus.

— Comment vous pouvez jouer, à New York ? Je croyais qu'il n'y avait que des gratte-ciel partout.

— On va à Central Park et parfois dans le Queens.

— Le quoi ?

— C'est un quartier populaire. Tu ne connais pas ?

Elle prit un air niais comme pour mieux correspondre au personnage de godiche qu'il semblait voir en elle.

— Moi, tu sais, les grandes villes...

Haussant les épaules, il contourna la grange rouge. Des odeurs musquées lui montèrent au nez, poussiéreuses et animales. Comment pouvait-on vivre dans de tels remugles ? Dans ce remue-ménage de beuglements, de gloussements, de mugissements ? Il allait lâcher une réflexion acide sur ce thème quand il aperçut un tunnel de batting pour l'entraînement des lanceurs.

Au fond, cette cage de protection cernée par des filets n'avait rien d'extraordinaire, mais elle tombait à pic. Elle semblait construite à partir des éléments d'une barrière, sans doute par le père de Lilly, adossée à une haie de buissons et de ronciers qui fermait un

champ où se prélassaient des vaches. À côté de la grange, sous l'avant-toit, Lilly ouvrit un vieux coffre vermoulu et en tira gants, battes et balles.

— Avec mon père, on s'entraîne tous les soirs après le dîner. Quelquefois, ma mère aussi me fait des lancers, mais elle a le bras un peu mou. Tu peux frapper le premier, si tu veux, parce que c'est toi l'invité, mais il va falloir mettre un casque. C'est le règlement.

Cooper prit celui qu'elle lui tendait, soupesa plusieurs battes. Sur le moment, il fut presque aussi content que s'il tenait une Game Boy.

— Ton père s'entraîne avec toi ?

— Oui. Il a joué quelque temps en deuxième division quand il vivait sur la côte est. Il est très doué.

— C'est vrai ? Il était pro ?

— Il l'a été deux ans, jusqu'à ce qu'il s'esquinte le poignet. Ensuite, ç'a été terminé. Alors il a décidé de venir s'installer ici, à la campagne. Il a travaillé pour mes grands-parents, puisque cette ferme leur appartenait à l'époque. Et c'est là qu'il a rencontré ma mère. Voilà. Tu veux frapper ?

— Oui.

Il se dirigea vers la cage, balança quelques swings. Set. Lilly lança une balle, bien droite, bien lente, qu'il cueillit et renvoya sur le terrain.

— Joli ! On a six balles, on pourra les ramasser toutes à la fois.

Elle prit la suivante, se mit en position, envoya.

Cooper eut un haut-le-corps lorsque la balle atterrit derrière lui. Il frappa la troisième, se redressa et attendit la suivante.

Lilly l'expédia, et il l'intercepta.

— Joli ! s'exclama-t-elle.

Il serra la batte, replaça ses pieds. Elle le leurra d'un jet courbe et intérieur. Il dévia le suivant, qui alla heurter le bord de la cage.

— Tu peux renvoyer ces trois-là, si tu veux, suggérait-elle. Je te les relancerai.

— Non, c'est à ton tour.

Elle allait voir ce qu'elle allait voir.

Ils échangèrent leurs places, et Cooper lui expédia d'emblée un lancer canon qu'elle ne toucha qu'en partie. En revanche, elle intercepta le suivant, mais, au troisième, elle l'envoya dans le filet. Il devait reconnaître que, sur un terrain ouvert, Lilly aurait parfaitement réussi son coup.

— Tu es douée !

— J'aime bien.

Elle reposa sa batte contre la grille et se dirigea vers le champ pour y récupérer les balles sorties de la cage.

— On a un match samedi prochain, tu pourras venir.

Il voyait ça d'ici, une rencontre de ploucs. Pourtant, ce serait mieux que rien.

— On verra.

— Tu as déjà assisté à un vrai match ? Comme les Yankees au Stadium ?

— Évidemment. Mon père a toujours des billets dans des loges, juste derrière la ligne de troisième base.

— C'est pas vrai !

Ça faisait du bien de l'impressionner. Et puis elle s'y connaissait, pour une paysanne. Sans compter qu'elle savait lancer une balle.

Pourtant, il se contenta de hausser les épaules et la vit se glisser sans encombre entre les barbelés, qu'elle tint écartés pour le laisser passer à son tour. Il ne se fit pas prier.

— On regarde la télé ou on écoute la radio. Une fois, on est allés jusqu'à Omaha pour voir un match. Mais je ne suis jamais entrée dans un grand stade.

Ce qui eut pour effet de rappeler à Cooper l'endroit où il se trouvait.

— Pas étonnant. On est à des millions de kilomètres de tout, ici...

— Papa dit qu'un jour on ira dans l'Est pour les vacances ; c'est un fan des Red Sox. Il prend toujours le parti des plus faibles.

— Mon père préfère les gagnants.

— Comme tout le monde, c'est pour ça qu'il faut aussi des supporters pour les perdants.

Là-dessus, elle lui décocha un large sourire, battit de ses longs cils noirs.

— Même que cette année, précisa-t-elle, ce sera au tour de New York.

— C'est toi qui le dis.

Il ramassa une balle, et tous deux se dirigèrent vers le sous-bois.

— Qu'est-ce que vous faites de toutes ces vaches ?

— On les mange. Ou, plutôt, on les vend aux abattoirs. Je suis sûre qu'à New York aussi on aime le bifteck.

Il trouva cette réponse sordide... ces pauvres vaches qui le regardaient et qui allaient finir dans une assiette, peut-être dans la sienne...

— Tu as des chiens ou des chats ? lui demanda-t-elle.

— Non.

Elle ne pouvait imaginer une vie sans animaux à proximité ; cela lui fit presque pitié.

— Ce doit être plus dur en ville. Nos chiens...

Elle s'interrompit pour les chercher des yeux, les repéra.

— Tu vois, ils sont partis courir et maintenant ils reviennent réclamer leur pitance. Ce sont de bons chiens. Tu pourras revenir jouer avec eux si tu veux, et aussi t'entraîner dans le tunnel de batting.

— On verra. Merci, en tout cas.

— Je ne connais pas beaucoup de filles qui aiment le base-ball, la pêche ou la marche à pied. Moi, si. Et papa m'a appris à pister. Et c'est mon grand-père, le père de ma mère, qui lui a appris. Il est très doué.

— À pister ?

— À tracer les pistes pour les animaux et les gens. Pour le plaisir. Il y a beaucoup de sentiers. Ça laisse de quoi faire.

— Si tu le dis.

Étonnée par son manque d'enthousiasme, elle pencha la tête.

— Tu as déjà campé ?

— Non, quelle idée !

— Il va faire bientôt nuit. On se dépêche de récupérer la dernière balle et on rentre. Si tu reviens demain, mon père jouera peut-être avec nous ou alors on pourrait se promener à cheval. Tu aimes monter ?

— Les chevaux ? C'est bête.

— Ce n'est pas bête, s'emporta-t-elle, et c'est bête de dire un truc pareil, ça prouve que tu n'y connais rien. En plus...

Elle s'arrêta net, prit le bras de Cooper en retenant son souffle.

— Ne bouge pas.

— Quoi ?

Sentant qu'elle tremblait, il se raidit, le cœur battant.

— Un serpent ? balbutia-t-il en scrutant l'herbe autour de lui.

— Un cougar.

Elle avait parlé si bas qu'il l'avait à peine entendue. Elle se tenait immobile comme une statue tout en fouillant les buissons du regard.

— Quoi ? Où ça ?

Et si elle lui jouait un tour pour lui faire peur ? Il tenta de dégager son bras tout en inspectant lui-aussi les alentours.

Jusqu'au moment où il aperçut la silhouette.

— Bon sang !

— Reste là. Si tu t'enfuis, il va te courir après. Non ! N'essaie pas de lui lancer une balle. Maman dit...

Elle ne se rappelait rien de ce que sa mère avait pu lui dire ; elle n'avait jamais vu de grand félin jusque-là, en liberté et si près de la ferme.

— Il faut faire du bruit et paraître énorme.

Joignant le geste à la parole, elle se hissa sur la pointe des pieds, leva les bras au-dessus de la tête et se mit à hurler.

— Allez, Cooper, crie avec moi !

Elle fixait l'animal d'un regard furieux et, malgré sa peur, se sentait portée par un sentiment imprévu.

L'admiration.

Elle voyait ces prunelles dorées au milieu des buissons, cette silhouette souple et dense. *Il est si beau !* songea-t-elle.

L'animal paraissait hésiter entre attaquer et battre en retraite.

À côté d'elle, Cooper cria, d'une voix cassée par la peur. Et le félin recula dans l'ombre, jusqu'à disparaître soudain tout à fait.

— Il s'est enfui, souffla-t-il.

— Non, il est parti.

C'est alors qu'elle entendit son père l'appeler et se retourna. Josiah traversait le champ au pas de course, effrayant quelques vaches au passage. Derrière lui arrivait le grand-père de Cooper, armé d'un fusil. Les chiens les accompagnaient, ainsi que tous les autres convives.

— Un cougar, finit-elle par dire.

Josiah la souleva du sol comme une poupée.

— Là, c'est fini. Il est parti, maintenant.

Il se tourna vers Cooper, l'attira également contre lui.

— Rentrez à la maison ! Allez, vite, tous les deux !

— Il est parti, papa. On lui a fait peur. Il ne faut pas le tuer ! Il était si beau !

2

Cooper en fit quelques cauchemars. Dans l'un d'eux, le lion des montagnes sautait à travers sa chambre, les yeux brillants, les crocs saillants, et le dévorait avant de lui laisser le temps de crier. Dans un autre, il était perdu, seul, au milieu des collines verdoyantes, et personne ne venait lui prêter main-forte. Personne ne s'était aperçu de sa disparition.

Le père de Lilly n'avait pas tué le cougar. Du moins Cooper n'avait-il pas entendu de coups de feu.

Résigné à subir son bain, il reprit ses tâches, joua à la Game Boy. S'il faisait ce qu'on lui disait, peut-être obtiendrait-il la permission de s'entraîner dans le tunnel de batting.

Peut-être M. Chance voudrait-il bien jouer avec lui, lui raconter comment se déroulait la vie d'un joueur professionnel de base-ball. Certes, son père espérait le voir entreprendre des études de droit. Mais, après tout, s'il pouvait devenir joueur de base-ball...

Attablé dans la vieille cuisine, il mangea en silence les galettes d'avoine que sa grand-mère lui avait préparées en guise de petit déjeuner. Il ne se dépêchait pas, bien que la Game Boy fût interdite pendant les repas, parce que, dès qu'il aurait terminé, il devrait rejoindre son grand-père aux travaux du ranch.

Lucy se versa du café dans une épaisse tasse blanche et vint s'asseoir à côté de lui.

— Alors, Cooper, voilà quinze jours, maintenant, que tu es avec nous.

— À peu près.

— Bon. L'heure n'est plus aux jérémiades. Tu es un jeune homme brillant. Tu tiens parole, tu es bien élevé, du moins en apparence.

Il comprit qu'elle connaissait ses arrière-pensées.

— Je t'en félicite. Mais tu as aussi tendance à faire la tête, tu n'ouvres pas le bec et tu erres comme une âme en peine. Ce dont je ne te félicite pas.

S'il ne répondit pas, il se prit à regretter d'avoir traîné à la table du petit déjeuner. Maintenant, il était trop tard pour fuir. Il allait avoir droit à un cours de morale.

— Je sais que tu n'es pas content et je te comprends.

Il leva sur elle un regard interrogateur.

— À ta place, je réagirais de la même façon. Tes parents se sont montrés très égoïstes. Ils ont pris une décision sans penser à toi.

Et si elle lui tendait un piège pour mieux le confondre ?

— Ils peuvent faire ce qu'ils veulent...

— Certainement, assura-t-elle en buvant son café. Ce qui ne leur donne pas raison pour autant. Ton grand-père et moi sommes enchantés de t'avoir près de nous. Même s'il ne te le montre pas beaucoup. Ce n'est pas un homme expansif. Mais, là aussi, il s'agit d'une réaction égoïste de notre part. Nous voulons profiter de notre unique petit-fils. Il n'y a qu'à toi que ça ne fasse pas plaisir, et j'en suis désolée.

Apparemment, elle était sincère.

— Je sais que tu as envie de rentrer chez toi, continua-t-elle, de retrouver tes amis ; je sais que tu aurais préféré participer à ce stage de base-ball que tes parents t'avaient promis.

Comme elle tournait brusquement la tête pour regarder par la fenêtre, il comprit qu'elle était furieuse. Pas contre lui, pour lui.

Au lieu de s'en réjouir, il n'y comprenait rien, et ça le mettait mal à l'aise.

— Je sais ce que c'est, reprit-elle. À ton âge, on n'a pas son mot à dire. Ça viendra, mais pour le moment tu as le choix entre tirer le meilleur de ce que tu as ou ressasser tes malheurs.

— Je veux rentrer chez moi.

Il ne comptait pas répondre ça, mais c'était sorti tout seul.

— Je sais, mon chéri. Si j'y pouvais quelque chose, je t'assure que je le ferais. Peut-être que tu ne me crois pas, mais je ne demande qu'à te faire plaisir.

En fait, l'important n'était pas ce qu'elle lui disait, c'était qu'elle le lui dise. Tout d'un coup, il n'avait plus l'impression de compter pour du beurre. Alors les paroles sortirent plus facilement.

— Ils m'ont abandonné, articula-t-il, au bord des larmes. Je n'avais rien fait de mal. Ils ne voulaient pas que je reste avec eux.

— Et nous, nous ne demandons qu'à te voir rester avec nous. Ne l'oublie pas. Un jour, peut-être, tu cherteras un endroit où vivre. Sache que tu auras toujours ta place ici.

Soudain, il lâcha les pensées qui le rongeaient :

— Ils vont divorcer.

— Sans doute. J'espère que tu as raison.

Il cligna des paupières : il s'attendait à tout, sauf à cette réponse.

— Et qu'est-ce que je vais devenir ?

— Tu t'en sortiras.

— Ils ne m'aiment pas.

— Nous, on t'aime. D'abord parce que tu es un élément important de la famille. Ensuite... parce que...

Alors qu'il laissait tomber deux larmes dans son assiette, Lucy reprit :

— Je ne peux pas parler à leur place, bien sûr, mais je peux te dire ce que je pense de leur attitude. Je leur en

veux énormément. Ils te font du mal, et c'est impardonnable. Et ceux qui disent qu'il n'y en a que pour un été, que ce n'est pas le bout du monde, oublient ce qui se passe dans la tête d'un enfant de onze ans. Je ne peux pas te forcer à te sentir heureux ici, mais je vais te demander quelque chose, une seule chose, qui te semblera sans doute difficile : est-ce que tu veux bien essayer ?

— Ce n'est pas pareil, ici.

— Bien sûr. Mais tu pourrais trouver de nouveaux centres d'intérêt. Alors, tu verras que la fin du mois d'août te paraîtra moins lointaine. Essaie, Cooper, donne-toi cette peine, et je demanderai à ton grand-père d'acheter une nouvelle télévision.

— Et si j'essaie et que ça ne change rien ? renifla-t-il.

— Essaie, déjà.

— Ça va être long avant que la nouvelle télé arrive ?

Elle rit de si bon cœur qu'il faillit lui-même se déridier.

— Bien vu ! Disons dans une quinzaine de jours. Tu viens de passer quinze jours à faire la tête, à présent, tu vas en passer quinze autres à essayer de t'adapter. Si tu fais un véritable effort, je te promets que tu trouveras bientôt un grand écran dans le salon. Ça marche ?

— Ça marche.

— Parfait. Je te propose maintenant d'aller retrouver ton grand-père dehors. Il a beaucoup de choses à faire et tu devrais l'aider.

— D'accord.

Le cœur encore lourd, il se leva en murmurant, malgré lui :

— Ils n'arrêtent pas de crier, ils ne voient même plus que je suis là. Mon père fait l'amour avec plein d'autres femmes, c'est tout ce que je sais.

— Tu écoutes aux portes ? soupira Lucy.

— Quelquefois. Mais d'autres fois, ils crient, et je n'ai même pas besoin de les espionner. Ils s'en fichent quand je leur parle. Parfois, ils font semblant de

m'entendre mais pas toujours. Ils se fichent de ce que je fais tant que je ne les dérange pas.

— Ici, ça ne se passe pas comme ça.

— On dirait, oui.

Il ne savait plus quoi penser en sortant. Jamais un adulte ne lui avait parlé ainsi. Il n'avait jamais entendu personne critiquer ses parents... à part l'un l'autre, évidemment.

Il s'arrêta, regarda autour de lui. Bien sûr qu'il pourrait essayer de se plaire ici... si seulement il trouvait quelque chose qui lui convienne. Ça ne risquait pas, au milieu de ces chevaux, de ces porcs, de ces poulets, de ces champs, de ces collines.

Il aimait les galettes d'avoine, mais ça ne suffirait sans doute pas.

Bourrant les mains dans ses poches, il se dirigea vers le fond de la maison, d'où provenaient de lourds claquements. Il allait falloir supporter son grand-père, cet homme étrangement silencieux. Comment prétendre qu'il aimait ça ?

À l'angle de la bâtisse, il aperçut Sam près de la grange au silo blanc, en train d'enfoncer dans le sol une espèce de poteau métallique. Il en resta sans voix.

Une cage de protection.

Malgré son envie de sauter au cou de son grand-père, il s'efforça de traverser la cour d'un pas mesuré. Après tout, ce n'était peut-être pas ce qu'il croyait.

À son arrivée, Sam leva la tête.

— Tu es en retard, mon gars.

— Oui, je...

— J'ai nourri le bétail, mais tu vas devoir ramasser les œufs.

— Nanny a dit que je devais te donner un coup de main.

— Ça ira. J'ai presque fini.

Son marteau à la main, il recula, examina son œuvre.

— Les œufs ne vont pas sauter tout seuls dans ton panier, commenta-t-il.

— J’y vais.

— Quand tu auras fini, on pourra peut-être se lancer quelques balles.

Il alla chercher une batte qu’il avait adossée au mur de la grange.

— Tiens, tu prendras celle-là. Je l’ai fabriquée hier soir.

Estomaqué, Cooper la saisit, passa les mains sur le bois poli.

— C’est toi qui l’as faite ?

— Tu ne crois pas que j’allais en acheter une ?

— Elle... il y a mon nom dessus.

— Comme ça, tu es sûr que c’est la tienne. Tu comptes aller ramasser ces œufs, un de ces jours ?

— Tout de suite.

Il tendit la batte à Sam.

— Merci.

— Tu n’en as jamais assez d’être aussi poli, mon gars ?

— Euh, non...

— Allez, file !

Cooper partit en courant vers le poulailler, s’arrêta, se retourna.

— Papy ? Tu m’apprendras à monter à cheval ?

— Fais d’abord ce que tu as à faire. On verra après.

Il ne détestait pas certaines de ses occupations. Par exemple, frapper la balle après le dîner.

Il aimait aussi monter Dottie, la petite jument ; il en était encore à tourner dans le corral, mais, au moins, il n’appréhendait plus le contact avec les chevaux. En fin de compte, ils ne sentaient pas si mauvais et restaient assez dociles s’ils ne devinaient pas qu’on avait peur d’eux.

Il aimait regarder les orages, tel celui qui éclata un soir, zébrant le ciel de lumières aveuglantes. Il ne détestait pas non plus rêver devant sa fenêtre. Bien sûr, New York lui manquait toujours autant, mais il aimait observer les étoiles, écouter les murmures de la nuit.

Cependant, il n'aimait toujours pas les poules, leur odeur, le bruit qu'elles faisaient, leur regard sévère quand il remplissait son panier. En revanche, il adorait leurs œufs, en omelette au petit déjeuner ou mélangés à la crème des gâteaux.

Sa grand-mère remplissait toujours de biscuits maison la grande jarre de la cuisine.

Il n'aimait pas quand il y avait des invités ou quand ses grands-parents l'emmenaient en ville, encore moins quand ils s'extasiaient sur sa ressemblance avec son grand-père : comment pouvait-on le comparer à ce vieux monsieur ?

Mais il aimait voir arriver le pick-up des Chance, même si Lilly était une fille.

Une fille qui jouait au base-ball et ne passait pas son temps à glousser comme la plupart de celles qu'il connaissait. Elle n'écoutait pas tout le temps les New Kids on the Block avec des regards langoureux. Ce n'était pas rien.

Elle montait mieux à cheval que lui mais n'en profitait pas trop pour se moquer de lui. Il n'avait pas l'impression de fréquenter une fille. Il fréquentait Lilly.

Si bien qu'une semaine, et non deux, après la discussion avec sa grand-mère, il découvrit un nouveau téléviseur dans le salon.

— Ce n'était pas la peine d'attendre plus longtemps, expliqua-t-elle. Tu as bien rempli ton contrat. Je suis fière de toi.

C'était bien la première fois que quelqu'un disait qu'il était fier de lui.

Dès qu'il en fut jugé capable, ils purent partir à travers champs avec Lilly, chacun sur sa monture, sans toutefois trop s'éloigner de la maison.

— Alors ? demanda-t-elle au beau milieu de la prairie.

— Quoi ?

— C'est bête ?

— Pas trop. Dottie est ultra sympa. Elle aime les pommes.

— J'aurais bien aimé pouvoir t'emmener voir de belles choses dans les collines. Seulement mes parents ne veulent pas que j'y aille sans eux. Sauf...

Elle regarda autour d'elle, comme si elle craignait une oreille indiscreète.

— Sauf que j'y suis allée quand même, un matin, à l'aube. Je voulais repérer le cougar.

Il écarquilla les yeux.

— Tu es folle ?

— J'ai lu des tas de trucs sur cette race.

Elle portait un chapeau de cow-boy marron, et une longue natte lui battait l'épaule.

— Ils n'attaquent pas les gens, continua-t-elle, enfin, presque jamais. Et ils ne s'approchent pas souvent des fermes, sauf en pleine migration.

Vibrante d'enthousiasme, elle se tourna vers un Cooper muet de stupeur.

— C'était trop cool ! J'ai trouvé des traces partout. Mais j'ai fini par perdre sa piste, parce que je ne voulais pas rester dehors trop longtemps. Tout le monde était levé quand je suis rentrée, j'ai raconté que je venais de sortir de la maison.

Les lèvres serrées, les yeux brillants, elle posa sur lui un regard menaçant.

— Tu ne vas pas le dire !

— Je ne suis pas un cafteur. N'empêche que tu ne dois pas, Lilly !

— Je sais ce que je fais. Je ne suis pas aussi douée que papa, mais j'ai l'habitude du pistage. On dort souvent à

la belle étoile, dans la famille. J'avais ma boussole et ma trousse de secours.

— Et si le couguar était sorti ?

— Je l'aurais revu. Le premier jour, il m'a regardée dans les yeux, comme s'il me connaissait, et... enfin, c'est l'impression que ça me donnait.

— Arrête !

— Sérieux. Le grand-père de ma mère était sioux. Un Lakota, John Swiftwater, dont la tribu vivait ici depuis des générations. Ils avaient des esprits animaux. Peut-être que le mien, c'est ce couguar.

— Ce n'est l'esprit de personne.

L'air absente, le regard perdu sur les collines, elle continua :

— Je l'ai entendu, cette nuit-là. Tard dans la nuit, on l'a vu. J'ai entendu son feulement.

— Feulement ?

— Ces animaux ne rugissent pas, ils feulent. Il n'y a que les très grands félins, comme les lions, qui rugissent. Ils ont un truc dans la gorge, je ne sais plus quoi. Je vérifierai dans mes livres. En tout cas, je voulais le retrouver.

Cooper ne pouvait s'empêcher d'admirer ce qu'elle avait fait, même si c'était de la folie. Jamais une fille n'irait se lancer à la poursuite d'un lion des montagnes, à part Lilly.

— S'il t'avait trouvée, tu lui aurais peut-être servi de petit déjeuner.

— Tu n'en sais rien.

— Non, mais tu ne dois pas recommencer.

— Je me demande où il est passé. Tiens, on pourrait aller camper. Papa adore ça. Je suis sûre que tes grands-parents te laisseraient venir.

— Dormir sous la tente ? Dans la montagne ?

L'idée lui semblait aussi attirante que terrifiante.

— Oui. On pêcherait nos poissons pour le dîner, on irait voir les chutes, les bisons et les plantes. Peut-être

même qu'on apercevrait le cougar. Quand on monte au sommet, on voit jusqu'au Montana.

En entendant sonner la cloche de la ferme, elle se reprit :

— C'est l'heure du dîner. Je vais demander à papa de nous organiser une expédition. On va bien s'amuser.

Cooper alla camper et apprit à appâter l'hameçon. Il découvrit le frisson des soirées devant un feu de camp à écouter les hurlements d'un loup, le plaisir de la capture d'un poisson dont les reflets argentés scintillaient au bout de sa ligne.

Son corps se raffermir, ses mains se durcirent. Il apprit à faire la différence entre un élan et un cerf, à seller son cheval. Il savait maintenant galoper et il en éprouvait des sensations jusque-là inconnues. Invité à jouer dans l'équipe de base-ball de Lilly, il s'en tira avec les honneurs.

Des années plus tard, en faisant le point sur sa vie, il se rendrait compte qu'il venait de passer un tournant décisif et ne serait jamais plus le même. Mais, à onze ans, tout ce que Cooper en conclut, c'est qu'il était heureux.

Son grand-père lui apprit à tailler dans le bois au couteau et, pour sa plus grande joie, lui offrit un canif. Sa grand-mère lui montra comment panser un cheval, comment vérifier si l'animal n'était pas blessé ou malade.

Mais son grand-père lui apprit à leur parler.

— Ça passe par les yeux, commença-t-il, par le corps, par les oreilles, par la queue, mais d'abord par les yeux. Ce qu'ils voient dans les tiens, ce que tu vois dans les leurs.

Il tenait par le licol un poulain rétif qui reculait et ruait.

— Peu importe ce que tu racontes, de toute façon, il le verra dans tes yeux. Celui-ci veut jouer les durs, mais il a peur. Qu'est-ce que nous lui voulons ? Qu'est-ce que nous allons lui faire ? Est-ce qu'il va aimer ? Est-ce que ça va lui faire mal ?

Tout en parlant, Sam observait l'animal, et sa voix s'adoucit.

— On va commencer par raccourcir la longe. Il faut avoir la main ferme sans pour autant se montrer dur.

Joignant le geste à la parole, il remua un peu le bras, et le poulain se mit à frissonner puis à s'agiter.

— Il va falloir lui donner un nom, reprit Sam en lui caressant l'encolure. Donne-lui-en un.

Cooper en resta bouche bée.

— Moi ?

— Ce n'est pas un nom pour un cheval, ça... « Moi ».

— Je veux dire... euh... Jones ? Comme Indiana Jones ?

— Demande-lui.

— Je crois que tu t'appelles Jones, que tu es intelligent et courageux, comme lui.

Avec un petit encouragement de Sam, le poulain inclina la tête.

— Il a dit oui ! s'exclama Cooper. Tu as vu ?

— Je pense bien. Tiens-lui la tête, maintenant, fermement mais en souplesse. Je vais lui poser le tapis de selle sur le dos. Il connaît. Rappelle-le-lui.

— Je... c'est juste une couverture, souffla Cooper à l'oreille du cheval. Tu n'as pas peur des couvertures, Jones. On ne va pas te faire de mal. Papy dit qu'on va juste t'habituer à la selle, aujourd'hui. Ça ne fait pas mal non plus.

Les oreilles en avant, Jones regardait le jeune garçon dans les yeux, si bien qu'il réagit à peine au contact du tapis.

— Je pourrai peut-être te monter un peu, quand tu te seras habitué à la selle. Parce que je ne pèse pas trop lourd. D'accord, papy ?

— On verra. Tiens-le bien.

Sam souleva la selle et la posa sur le cheval. Jones secoua la tête, lança une brève ruade.

— Ça va bien ! Rassure-toi.

Il n'était ni furieux ni méchant. Il avait juste un peu peur. Cooper le sentait intensément, il le voyait dans ses yeux.

— C'est juste une selle. C'est vrai que ça doit faire drôle, au début.

Sous le soleil de l'après-midi, remarquant à peine son tee-shirt trempé de sueur, il continua de parler au cheval tandis que son grand-père attachait la sangle.

— Emmène-le par le licol, comme je t'ai montré. Comme tu as fait tout à l'heure. Il va ruer un peu.

Sam recula pour laisser le poulain et l'enfant apprendre à se connaître. Il s'accouda à la barrière, prêt à intervenir en cas de nécessité. Derrière lui, Lucy lui posa une main dans le dos.

— Je n'aurais jamais cru voir ça !

— Il est doué, reconnu Sam. Il a un grand cœur et il possède une compréhension instinctive. Il est fait pour communiquer avec les chevaux.

— Je voudrais qu'il ne reparte pas. Je sais que nous ne le garderons pas, mais ça me brisera le cœur de le voir s'en aller. Ses parents ne l'aiment pas autant que nous ; alors ça me fait mal de le laisser retourner chez lui.

— Peut-être qu'il voudra revenir l'été prochain.

— Peut-être. Mais le temps me semblera long d'ici là.

Elle poussa un soupir et se retourna à l'arrivée d'une camionnette.

— Voilà le maréchal-ferrant. Je vais chercher un pichet de limonade.

Ce fut Gull, le fils du maréchal-ferrant, un grand garçon dégingandé aux cheveux roux, âgé de quatorze ans, qui, dans la pénombre de la grange, offrit sa première chique à Cooper. La première et la dernière de sa vie.

Quand il eut bien vomi son petit déjeuner, son déjeuner et tout ce qui lui restait dans l'estomac, Cooper était vert comme une sauterelle, ainsi que l'observa Gull. Avertie par ses haut-le-cœur, Lucy se précipita et découvrit son petit-fils à quatre pattes devant son camarade, qui se grattait la tête sous son chapeau.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama-t-elle. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Il a voulu apprendre à chiquer, m'dame. J'y voyais pas de mal.

— Oh, mon Dieu ! On ne donne pas de tabac à un garçon de cet âge !

— Ça, on peut dire qu'il supporte pas.

Lucy se pencha vers Cooper.

— Lève-toi et viens te nettoyer un peu.

Elle l'entraîna dans la maison et le fit se déshabiller, le lava, lui fit boire de l'eau fraîche, le coucha, baissa les stores de la chambre. Puis elle s'assit au bord du lit.

— Que ça te serve de leçon, souffla-t-elle en l'embrasant sur le front. Demain tu n'y penses plus mais repose-toi en attendant.

Sur le grand rocher plat au bord du torrent, Cooper s'étendit à côté de Lilly.

— Elle ne m'a même pas crié après.

— Ça avait quel goût ? Aussi mauvais que l'odeur ? Parce que ça a une odeur infecte. Et puis c'est moche.

— Ça a un goût de... crotte.

Elle pouffa.

— Tu as déjà mangé de la crotte ?

— J'en ai pas mal senti, cet été. De la crotte de cheval, de cochon, de vache, de poulet.

Cette fois, elle éclata de rire.

— À New York aussi, il y a de la crotte.

— Oui, surtout celle des gens. Mais, au moins, je ne suis pas obligé de la ramasser.

Elle se redressa sur le côté, la tête sur une main pour mieux l'observer de ses grands yeux noirs.

— J'aimerais que tu ne repartes pas. C'est le plus bel été de toute ma vie.

— Pour moi aussi.

Ça lui faisait drôle d'avouer ça, d'autant que c'était vrai ; dire qu'il avait une fille pour meilleure amie...

— Tu pourrais peut-être rester. Si tu leur demandais, peut-être que tes parents voudraient bien te laisser habiter ici.

— Sûrement pas.

Dans le ciel, un faucon effectuait de grands cercles nerveux.

— Ils ont téléphoné hier soir pour dire qu'ils rentreraient à la maison la semaine prochaine et qu'ils viendraient me chercher à l'aéroport et... enfin, ils ne voudront pas.

— Et s'ils voulaient bien, qu'est-ce que tu dirais ?

— Je n'en sais rien.

— Tu as envie de rentrer ?

— Je n'en sais rien.

C'était terrible de ne pas savoir.

— J'aimerais passer mes vacances là-bas et vivre ici, dresser Jones et monter Dottie, jouer au base-ball, aller à la pêche. Mais j'ai envie de retrouver ma chambre, de retourner dans mes salles de jeu vidéo et d'assister à un match des Yankees.

Il se rapprocha d'elle.

— Tu pourrais venir, toi aussi. On irait au stade de base-ball.

— Mes parents ne voudraient jamais, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Et toi, tu ne reviendras certainement pas.

- Si.
- Juré ?
- Juré.
- Si je t'écris, ajouta-t-elle, tu me répondras ?
- D'accord.
- Chaque fois ?

Il sourit.

- Chaque fois.

— Alors tu reviendras. Et le couguar aussi. On l'a vu le premier jour, il représente notre guide spirituel. Il... il nous portera bonheur.

Tout l'été, elle n'avait cessé de lui parler du couguar ; elle lui avait montré des livres, des photos. Elle l'avait dessiné à plusieurs reprises pour en faire des portraits qu'elle avait accrochés sur son mur.

La dernière semaine au ranch était arrivée. Cooper sculpta plusieurs objets. Il fit ses adieux à Dottie et à Jones ainsi qu'aux autres chevaux, et même aux poules, quoique plus discrètement. Il prépara ses bagages, sans oublier les bottes et les gants achetés par ses grands-parents, ni sa chère batte de base-ball.

Comme lors de son arrivée, il s'installa à l'arrière de la camionnette et regarda par la vitre tout au long du trajet. Il voyait désormais les choses sous un autre jour, le grand ciel bleu, les collines sombres qui dressaient leurs cimes devant les forêts et les canyons secrets.

Sans doute le repaire du couguar de Lilly.

Les Wilks s'engagèrent dans le chemin qui menait à la ferme des Chance pour un dernier adieu.

La fillette les attendait sur la véranda, en short rouge et chemise bleue, les cheveux couverts par sa casquette de base-ball. Alors que la camionnette se garait, sa mère sortit, et les chiens se précipitèrent en aboyant et en sautant dans tous les sens.

Lilly se leva tandis que son père arrivait en rangeant ses gants dans sa poche. Si bien qu'ils s'avancèrent tous trois, les deux parents encadrant la fillette.

Image qui s'imprima dans l'esprit de Cooper : la mère, le père, la fille devant la vieille maison qui se détachait sur les collines, sur les vallées, sur le ciel, accompagnés de deux chiens qui s'agitaient dans la poussière.

En descendant de la camionnette, Cooper s'éclaircit la gorge.

— Je suis venu vous dire au revoir.

Ce fut Josiah qui réagit le premier en lui tendant la main. Il serra celle du jeune garçon, s'accroupit pour se mettre à sa hauteur.

— Reviens vite nous voir, petit New-Yorkais.

— Promis. Et je vous enverrai une photo du Yankee Stadium quand on aura gagné la coupe.

Josiah se mit à rire.

— Tu peux toujours rêver.

— Bon voyage, dit Jenna en l'embrassant sur le front. Sois heureux et ne nous oublie pas.

— Jamais.

En se retournant vers Lilly, il se sentit un peu gauche.

— Je t'ai préparé quelque chose.

— C'est vrai ? Quoi ?

Il lui tendit une boîte, baissa les yeux tandis qu'elle l'ouvrait.

— C'est pas génial..., murmura-t-il.

Elle sortit le petit cougour qu'il avait sculpté dans une branche de noyer.

— Je n'ai pas très bien réussi la tête...

Elle l'interrompit en se jetant à son cou.

— C'est trop joli ! Je le garderai toute ma vie. Attends !

Tournant les talons, elle rentra en trombe dans la maison.

— Quel ravissant cadeau, Cooper ! s'extasia Jenna. Tu ne pouvais mieux choisir que ce cougour. Désormais, pour elle tu feras partie de ce symbole.

Lilly ressortit en courant, s'arrêta net devant lui.

— Tiens, prends ça, c'est ce que j'ai de plus précieux, une pièce ancienne. On l'a trouvée au printemps en retournant la terre du jardin. Elle est très vieille, ce doit être quelqu'un qui l'a perdue il y a longtemps. Elle est tellement usée qu'on voit à peine ce qu'il y a dessus.

Cooper examina la pièce argentée où se devinait la silhouette d'une femme.

— Cool.

— Ça te portera bonheur. C'est... comment on dit, maman ?

— Un talisman.

— Un talisman, répéta Lilly.

— Il faut y aller, intervint Sam en posant la main sur l'épaule de son petit-fils. On a encore une longue route avant Rapid City.

— Bon voyage, petit New-Yorkais.

— Je t'écrirai, lança Lilly. Et tu me répondras.

— Promis.

La pièce serrée dans sa main, Cooper remonta dans la camionnette et se retourna pour dire adieu à travers la lunette arrière.

Il ne pleura pas. Il avait presque douze ans. Mais il ne lâcha pas la pièce jusqu'à Rapid City.

3

Black Hills

Juin 1997

Lilly promenait son cheval dans la brume matinale, foulant les herbes hautes, passant le ruisseau envahi par le lierre avant d'attaquer le versant de la colline. À l'aube naissante, l'air embaumait le pin, l'eau et les feuillages.

Les oiseaux gazouillaient, et elle perçut soudain les sifflements d'un merle bleu des montagnes, le chant d'un tarin des aulnes, l'appel strident d'un geai des pinèdes, comme si la forêt se réveillait autour d'elle, s'étirait dans les rayons de lumière naissante.

Elle releva des traces de daim et d'élan dont elle enregistra les références sur son magnétophone de poche. Un peu plus tôt, elle avait vu des empreintes de bison et, bien sûr, de nombreuses marques laissées par les troupeaux de son père.

Mais jusque-là, dans cette virée de trois jours qu'elle s'était accordée, elle n'avait pas aperçu son félin préféré.

Pourtant, elle avait entendu son appel durant la nuit, qui avait vibré dans l'obscurité, aux étoiles et à la lune.

Je suis là.

Comme sa robuste jument grimpait le sentier escarpé, elle inspecta les buissons alentour, écouta les

chants des oiseaux. Un écureuil roux sauta d'un cerisier de Virginie, se dressa sur le sol avant d'escalader le tronc d'un pin.

Cette vie intense, ces paysages, voilà pourquoi elle considérait les Black Hills comme un territoire sacré.

Elle avait aperçu un cougouar de temps à autre au cours de ces dernières années. Sans doute pas le même que celui qui les avait surpris, avec Cooper, huit ans auparavant. Elle l'avait vu camouflé à travers les branchages, dans un arbre, étalé sur un rocher et, une fois, alors qu'elle conduisait le bétail avec son père, elle en avait surpris un avec ses jumelles qui se jetait sur un jeune élan. De sa vie elle n'avait assisté à une scène plus puissante, plus réelle.

Elle enregistrait aussi ses observations sur la végétation, les myosotis, les iris sauvages, les trèfles jaunes. Cela faisait partie de la chaîne alimentaire. Lapins, daims, élans se nourrissaient de ces plantes et de ces graines, et le loup gris dévorait ces animaux. Quant à l'écureuil, il servirait sans doute de repas au faucon.

Le sentier donnait sur la prairie, d'un vert éclatant, parsemée de fleurs des champs. Un petit troupeau de bisons y paissait, aussi ajouta-t-elle le mâle, les quatre femelles et les deux petits à son rapport. Puis elle prit des photos.

Peut-être en enverrait-elle quelques-unes à Coop. Il pensait pouvoir venir cet été mais n'avait pas répondu au courrier qu'elle lui avait envoyé trois semaines auparavant.

À vrai dire, il ne réagissait pas toujours à ses lettres ou à ses courriels. Surtout depuis qu'il sortait avec une étudiante rencontrée à la fac.

CeeCee, songea Lilly en levant les yeux au ciel. Quel nom idiot ! Elle savait très bien ce que Cooper faisait avec elle. Il ne lui avait pas dit, mais Lilly n'était pas stupide. De même qu'elle était sûre, ou presque, qu'il avait couché avec cette fille rencontrée au lycée.

Zoe.

À croire que les garçons ne pensaient qu'à mettre au lit toutes les filles qu'ils rencontraient. Quoique, ces derniers temps, elle aussi... En fait, les garçons ne l'intéressaient pas, du moins pas ceux qu'elle connaissait. Peut-être qu'à la fac, cet automne...

Rangeant son appareil photo, elle sortit sa gourde pour se désaltérer. Sans doute aurait-elle trop à faire à l'université pour songer à l'amour. En attendant, elle visait plutôt l'été qui approchait, ses tâches de repérage dans les environs de la ferme, les documents qu'elle tenait. Il lui faudrait aussi demander à son père de dégager quelques hectares supplémentaires pour le refuge qu'elle comptait établir dans les parages.

La réserve naturelle Chance. Ce nom lui plaisait non seulement parce que c'était le sien, mais aussi parce que les animaux auraient une chance de bien vivre ici. Et que les gens en auraient une de les observer, de les étudier, de les soigner.

Un jour cela viendrait. Toutefois, elle avait d'abord beaucoup à apprendre. Autrement dit, commencer par quitter ce qu'elle aimait le plus.

Pourvu que Cooper tienne sa promesse de venir, ne serait-ce que quelques semaines, avant qu'elle doive partir. Il était déjà revenu, comme son cougar. Pas tous les étés, mais assez souvent. Deux semaines l'année qui avait suivi sa première visite, et puis l'été entier l'année d'après, lorsque ses parents avaient divorcé.

Quelques semaines par-ci, un mois par-là, ils finissaient toujours par se retrouver. Même si lui passait son temps à parler des filles qu'il avait laissées derrière lui. Seulement il y avait deux ans qu'elle ne l'avait pas vu.

Il devait absolument venir, cette fois-ci.

Elle referma sa gourde en soupirant.

Et tout se passa très vite.

Sa jument frémit, broncha. Alors que Lilly serrait les doigts sur sa rêne, le félin surgit au milieu des hautes herbes. Tel un boulet silencieux, il bondit sur l'un des bisonneaux, semant la pagaïe dans le petit troupeau. Malgré les beuglements de la mère, malgré l'intervention du bison qui chargea aussitôt, il entraîna sa proie.

Tout en ressortant son appareil photo, Lilly bloqua les jambes sur sa monture pour la retenir.

Les griffes avaient jailli, l'odeur du sang flottait dans l'atmosphère. Affolée, la jument fit un écart.

— Arrête ! murmura sa cavalière. Il ne s'occupe pas de nous. Il a eu ce qu'il voulait.

Le bison reculait, le flanc marqué de longues balafres ; bientôt, tout le troupeau battit en retraite pour laisser le couguar dévorer tranquillement sa proie.

Il émit alors une sorte de ronronnement de triomphe. À travers les herbes, son regard doré se posa sur celui de Lilly et la fixa. Elle frissonna mais ne lâcha pas pour autant son appareil et prit deux clichés du félin au milieu de la prairie rougie par le sang.

Dans un feulement menaçant, il emporta sa proie parmi les buissons, à l'ombre des pins et des bouleaux.

— Elle a des petits à nourrir, conclut Lilly à haute voix.

Sortant son magnétophone, elle se mit à énoncer d'une voix fébrile :

« Vu couguar femelle, d'à peu près deux mètres de long, depuis le museau jusqu'au bout de la queue. Dans les quarante kilos. Couleur fauve typique. Suit et attaque sa proie, un petit bison qui paissait au milieu de cinq adultes. Défend sa proie contre le taureau, l'emporte dans la forêt, sans doute dérangée par ma présence. Si cette femelle a des petits, ils doivent être encore trop jeunes pour accompagner leur mère à la chasse. Elle va sans doute bientôt les sevrer. Incident enregistré à... 7 h 25 du matin, en ce 12 juin. »